Éditorial

Sophie Chave-Dartoen et Bruno Saura

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/5261>

DOI : 10.4000/clo.5261

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2018

Pagination : 7-27

ISBN : 978-2-85831-338-9

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Sophie Chave-Dartoen et Bruno Saura, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 84 | 2018, mis en ligne le 05 décembre 2019, consulté le 25 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/5261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.5261>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Éditorial

Sophie CHAVE-DARTOEN

Université de Bordeaux, Passages UMR-CNRS 5319

Bruno SAURA

Université de la Polynésie française, EASTCO EA4241

L'association étroite, en Occident, de la généalogie à l'écriture et à la science historique paraît en faire un objet en marge de la littérature orale. S'il est vrai que les moyens modernes d'établissement de la généalogie (état-civil, registres ecclésiastiques, archives familiales, désormais analyses génétiques et documents numériques) ainsi que ses modes de transcription (listes, tableaux, arborescences) relèvent de l'écrit, il n'en a pas toujours été ainsi. Il demeure également bien des aires culturelles dans lesquelles la généalogie, scandée ou tout simplement récitée, continue à être une affaire d'oralité, que celle-ci soit « première » (sans autre support que la mémoire et la voix) ou « seconde¹ » (médiatisée par d'autres supports). Au-delà de ses aspects sociaux et politiques fondamentaux en contexte traditionnel, la généalogie présente donc une dimension langagière et littéraire avérée, au point que Pierre Champion (2015) évoque le récit généalogique en termes de « poétique ».

C'est l'articulation de cette perspective d'analyse avec des approches plus proprement anthropologiques qui sera privilégiée dans ce numéro thématique des

1. Sur ces catégories, nous renvoyons aux textes fondateurs : ONG, 1982 et ZUMTHOR, 1983. Voir aussi BAUMGARDT, 2008.

Cahiers de littérature orale. Dans le présent éditorial, nous proposons d'identifier différents aspects plus ou moins généraux du récit généalogique tout en intégrant la présentation des points forts des textes de nos contributeurs.

Organisation générale des récits généalogiques

Si nous laissons de côté pour l'instant les questions de forme, de modes d'énonciation et de représentations de ce type de récits, une dimension essentielle des généalogies doit être soulignée qui en fait des objets littéraires particuliers : au-delà des informations factuelles qu'elles prétendent livrer (l'identité et la position des ascendants dans la succession des générations), elles constituent, dans toutes les sociétés, un idiome mis au service des valeurs fondamentales et des principes qui y régissent les relations sociales². Ainsi prennent-elles très rarement la forme de listes sèches de noms aux formes standardisées : des sélections sont opérées (la suite de noms est parfois très précise, parfois résumée), des formes nominales plus ou moins complexes sont retenues (noms complets ou parties de noms, surnoms, anaphores, métaphores, etc.), des récits sont produits qui font apparaître la nature des relations pertinentes et les modalités de l'appartenance à un même groupe de descendance pour un ensemble d'individus. Cette dimension idiomatique explique l'importance relative des généalogies concernant des hommes, particulièrement dans les sociétés où les transmissions patrilinéaires sont essentielles en matière de statut ou d'accès à des biens valorisés (terres, charges, titres, etc.). Il en va de même pour celles concernant des groupes prééminents. Enchâssées dans des récits plus vastes, ou intégrant des développements narratifs qui les étendent et les magnifient³, elles ont une portée qui, établissant son origine, embrasse à la fois les contours d'un groupe social et l'ordre prévalant en son sein (hiérarchies des segments et des branches, gradation des statuts personnels, etc.). Bien souvent, ce type de récits confine au mythe ou intègre celui-ci⁴ (ancestralité mythique, mythes d'origine, etc.). La dimension narrative est donc interne à la généalogie, mais elle peut lui être externe lorsqu'une généalogie est incorporée dans un récit qui la mobilise, comme c'est par exemple le cas de la généalogie d'Enée au sein de l'*Iliade*⁵.

Un autre aspect fondamental de la dimension narrative, mais aussi cognitive et mémorielle, des généalogies, est l'orientation de leur temporalité : toute généalogie

2. LEGENDRE, 1985 ; HERDA, 1995 ; BONHOMME, 2006 par exemple.

3. DIALLO, dans ce volume.

4. voir CAMUS, dans ce volume.

5. LUCCI, dans ce volume.

est soit ascendante, soit descendante, selon la perspective qui l'anime. Une généalogie ascendante part d'une personne pour progresser vers ses ancêtres, des plus proches aux plus éloignés. Une telle perspective a une portée empirique et un intérêt méthodologique évidents puisque l'on part du connu (soi et/ou un groupe de parents proches) pour « remonter » vers les origines. Elle est généralement adoptée en Occident par celui qui établit son arbre généalogique ou celui d'un tiers. Elle est aussi très fréquente ailleurs, lorsqu'une personne est invitée à décliner son identité. Pour l'Indopacifique, par exemple, James Fox souligne – s'appuyant sur des propositions de Antony Hooper concernant Tahiti⁶ – qu'il serait plus approprié de désigner ces groupes [ceux formés selon ce procédé relationnel de référence aux ancêtres] comme des « groupes d'ascendance » plutôt que comme des « groupes de descendance » [...]. Pour ces groupes, le décompte générationnel [*social reckoning*] va de la base vers le haut, plutôt que du haut vers le bas⁷.

Toutefois, en Occident comme dans les sociétés traditionnelles et les cultures de l'oralité, la narration généalogique peut procéder en sens inverse : partant d'un ancêtre (« je descends/nous descendons d'untel »), elle se décline de façon descendante. Paradoxalement, l'ancêtre – parfois mythique – à partir duquel elle s'ordonne est souvent présenté comme la « souche », la « base » du groupe de descendance dont les limites sont ainsi définies. Cela peut donner l'impression que l'origine est spatialement positionnée au-dessous de la descendance qui se déploie au-dessus d'elle en s'élevant et en se ramifiant (d'où la métaphore de l'arbre généalogique, dont le tronc était autrefois formé par l'ancêtre de référence pour un groupe social donné⁸). Dans nombre de sociétés cependant, l'ancêtre de référence est présenté comme positionné « en haut », spatialement en amont. Ici, l'ancestralité est, à l'image d'une source, un principe dont le développement, s'écoulant d'un point élevé, devient rivière à mesure qu'il agrège de nouveaux cours d'eau et que son lit s'élargit, irriguant toujours plus de territoires.

Notons que les fonctionnements cognitifs et sociaux diffèrent sur un autre point pour les généalogies ascendante et descendante. En remontant, on peut être rapidement confronté à la diversité des origines, tout au moins dans les groupes sociaux qui ne procèdent pas à l'endogamie ou au redoublement d'alliance. À

6. Antony Hooper (1970) analyse ses données un peu différemment : si à Tahiti, les ancêtres semblent positionnés « en bas » [*i raro*] ils sont, en fait, conçus comme « au loin », autre sens que prend la locution *i raro* dans ce contexte.

7. “*It would be more appropriate to refer to these groups as ‘ascent groups’ rather than ‘descent groups’ [...]. For these groups, social reckoning is from a base upwards, rather than from some apex downward*”, FOX James J., 1995a, p. 233, traduction des auteurs.

8. Il est révélateur à cet égard que la référence ancestrale dont l'arbre décrit le déploiement des descendants soit désormais inversée et que le tronc figure non l'ancêtre, mais la personne (devenue centrale), les ancêtres étant figurés dans la ramure.

chaque génération, le nombre d'ancêtres s'accroît de façon exponentielle, de telle sorte que des choix sont opérés. Ce peut être en raison des limites de la mémoire, car on ne retient en général que deux ou trois générations complètes en amont. Cela peut aussi découler d'un jeu de principes généalogiques généralement implicites : primauté des origines paternelles, mémorisation des lignées d'hommes, sélection des lignées les plus valorisantes, mais aussi oubli – plus ou moins volontaire – de branches ou de sections généalogiques, ou encore amalgame de générations du fait d'homonymies, etc. Le tracé généalogique remontant, reposant parfois sur des choix socialement ou subjectivement déterminés, se focalise donc sur la relation entre la référence de départ et celui (ou ceux) des ancêtres valorisés, dont le souvenir a été enregistré dans les mémoires ou les archives. De telles généalogies peuvent ainsi apparaître comme des formes de justification *a posteriori* de l'identité, tant intime que sociale, d'une personne ou d'un groupe dans sa particularité.

Le tracé généalogique descendant opère également des choix selon des principes qui, tels l'ordre des naissances, le sexe et la segmentation, organisent maillons, lignées, bifurcations. Toutefois, ici l'enjeu semble ailleurs. Ce cas est, en effet, très différent de celui dans lequel l'orientation est ascendante, puisque focaliser sur un ancêtre précis, cela implique l'importance de son héritage et l'éventuel partage – ou non – de son statut, de ses attributs et qualités.

En synthèse, une généalogie ascendante implique une diversité d'origines et de mariages. Elle se focalise sur la personne et/ou le groupe de référence ainsi que sur la sélection du/des ancêtres avec lequel/lesquels on revendique une relation. Par contraste, une généalogie descendante met l'accent sur un ancêtre, ainsi institutionnalisé, et sur la transmission à sa descendance d'attributs et de qualités plutôt perçues comme substantielles, voire ontologiques.

Ce faisant, les généalogies ascendantes comme descendantes indexent, sur les coordonnées temporelles (« verticales ») que constitue la succession des générations, des informations plus proprement relatives à l'espace dans ses dimensions sociales et politiques. Ces dernières apparaissent comme « horizontales » puisque relatives à l'organisation de la descendance et à son déploiement, c'est-à-dire aux relations d'affinité et de collatéralité⁹ entre personnes et entre groupes : elles indiquent, avec l'origine commune de groupes sociaux parfois très vastes (dans certains cas, l'ensemble de la société est concerné), l'ordre d'apparition des différentes branches, les relations de préséance, mais aussi et surtout, leur organisation sur un territoire

9. Collatéralité : relations de germanité et de cousinage à partir desquelles se constituent des embranchements. Parmi les collatéraux, primogéniture et distinction de sexe peuvent générer des distinctions entre descendants d'ainés et de cadets, mais aussi entre descendants d'hommes et descendants de femmes.

donné¹⁰. Ainsi, une généalogie établit-elle les contours d'un « entre soi » qui, fondé sur l'idiome de la filiation, mobilise les valeurs généralement associées à la « consanguinité¹¹ » (consubstantialité, solidarité, hiérarchisation suivant l'ordre des naissances, dans certains cas, intégration des parents par mariage).

Récit généalogique, ordre naturel et société

Dans les sociétés de l'oralité, nombre de généalogies ont une dimension politique. Les plus susceptibles de traverser le temps paraissent celles de chefs, de rois, de descendants d'un ancêtre à l'origine d'une lignée de grands hommes ou de l'installation durable d'un groupe humain sur un territoire. C'est ce qu'attestent la plupart des contributions de ce volume.

Le même constat peut être fait en Occident au regard tant des pratiques de l'écrit que de celles orales. Ainsi, au Moyen Âge, les généalogies connaissaient-elles des développements sous la forme d'épopées ou d'éloges s'insérant dans une culture du divertissement animée par les troubadours et les ménestrels¹². Dans un article intitulé « Remarques sur la littérature généalogique en France aux XI^e et XII^e siècles », le médiéviste Georges Duby a fait état de l'absence, avant la fin du XII^e siècle, d'une généalogie formalisée des rois de France :

Ce genre littéraire [...] ne fleurit d'abord que dans l'entourage de très grandes familles, de races [sic] immédiatement inférieures à celles des rois, de lignages établis dans de vastes principautés régionales. Mais on observe aussi que, par l'effet d'un lent processus de vulgarisation, il tend à gagner progressivement des étages moins élevés de la société aristocratique [...]. L'établissement de ces généalogies paraît très souvent répondre au souci de légitimer un pouvoir. Cette observation peut expliquer l'absence de généalogies royales, le roi n'ayant nul besoin d'assurer une puissance fondée en droit sur l'élection et sur le sacre¹³.

10. On peut se reporter, à ce sujet, aux travaux comparatifs menés en Indonésie autour de James Fox (FOX, 1995b ; REUTER, 2006 par exemple), ou encore FITZPATRICK & BARNES, 2010.

11. Le terme « consanguinité » doit être ici compris dans un sens très large, la transmission du « sang » n'étant pas un critère universel, loin s'en faut, en ce qui concerne la définition des relations de parenté.

12. ROUSSILLON, 2015.

13. DUBY, 1967, p. 338.

Écrit ou oral, oral puis écrit – et parfois inversement –, le récit généalogique pose une continuité dans la succession de l'ordre des générations, au fil d'un engendrement qui présente un caractère nécessaire en ce qu'il renvoie souvent à l'ordre même du cosmos et à ses principes d'organisation. La Bible offre ce type de phénomène, tout comme les généalogies directement enchâssées dans des cosmologies mettant en scène des forces cosmiques ou des phénomènes « naturels » considérés comme des ancêtres¹⁴. Les généalogies des anciens chefs sacrés de Polynésie en sont de beaux exemples, tel le *Kumulipo*, chant hawaïen de la création¹⁵ évoqué dans notre contribution au présent volume¹⁶. Y sont soulignées l'importance et la sophistication de la culture généalogique au sein des anciennes sociétés de Polynésie en contexte traditionnel. Certaines récitations généalogiques des îles Marquises, aux aspects cosmiques avérés, s'étendaient ainsi sur plus de cent générations. Dans cet archipel, comme dans d'autres (Tonga, par exemple), l'étude des récits généalogiques sous leurs différentes formes permet de dégager certaines caractéristiques fondamentales des sociétés de la région. Les généalogies des grands chefs polynésiens, notamment, parce qu'inscrites dans un ordre cosmique dont la perfection et l'harmonie sont affirmées, passent volontiers sous silence les logiques sociales qui tendent et sous-tendent ce type de discours, les conflits entre aînés et cadets, les ruptures et les bifurcations, les adultères ou les adoptions¹⁷.

En Polynésie comme ailleurs, la généalogie est donc, fondamentalement, une construction sociale et historique visant à affirmer les valeurs dominantes d'une société et à conforter son ordre. Elle donne ainsi à entendre bien autre chose que ce que l'énumération des générations, dans leur succession biologique, est capable de dire ou de montrer. Bien que cela paraisse une contre-vérité, il faut admettre que, jusqu'à l'apparition récente des tests d'ADN au début des années 1950, la continuité biologique des engendremens – qu'ils soient ou non mentionnés dans une généalogie – n'était ni démontrable ni, sur le fond, essentielle à ce type de discours¹⁸. Si les généalogies insistent, dans certains cas, sur des continuités,

14. THOMPSON, 1996 : A645. *Creation of universe: genealogical type*.

15. BECKWITH, 1981.

16. CHAVE-DARTOEN & SAURA, dans ce volume.

17. VALERI, 2014a et 2014b par exemple.

18. Dans certaines sociétés, la pureté du sang, ou de la « race », est recherchée dans les formes du mariage valorisé (contrôle des origines pour chaque parent, contrôle de la virginité des futures mères au moment du mariage, etc.). Néanmoins, dans l'immense majorité des cas, la dimension proprement biologique (quand elle est connue) est subordonnée à des considérations sociales (on en trouve encore trace en Occident avec

c'est moins pour conforter l'ordre de la nature que pour énoncer – pour poser ou imposer – un ordre fondamentalement social¹⁹. C'est à nos yeux, aujourd'hui, que ces phénomènes peuvent être perçus comme dotés d'une certaine vérité biologique, d'où les problèmes d'éthique et de droit que les nouvelles technologies de la procréation font surgir²⁰.

Construction sociale, le récit généalogique offre par conséquent une représentation partielle des liens au sein d'un groupe d'individus, représentation essentiellement fondée sur des problématiques de transmission (de droits, de noms, de biens, de qualités et de composantes de la personne, de statut, etc.). Les relations ainsi affichées, proclamées, ne disent rien de la proximité affective réelle, de l'exercice de solidarités historiques, ni n'épuise d'ailleurs l'ensemble des formes de la parenté. Sous cet aspect, l'identité des mères et des épouses, quand le mode de filiation donne le primat aux pères – plus généralement aux hommes – est souvent omise ou oubliée du fait d'une moindre valorisation sociale des femmes et des apports féminins. Ainsi, malgré la richesse qui est la leur, la plupart des récits généalogiques ne rendent pas compte du fait que l'« exercice de la parenté » n'est pas seulement origine supposée, mais aussi formes de transmissions alternatives, affiliations secondaires parfois essentielles, solidarités multiples, côtoiement quotidien et vivre ensemble, comme les ethnologues le

l'anonymat du don de gamètes par exemple). Les différentes idéologies relatives à la procréation (transmission du « sang », du « rang », des « os » et autres substances) montrent bien que les conceptions relatives à la génération humaine renvoient moins à des phénomènes biologiques – généralement mal connus – qu'aux conceptions locales de la personne humaine et de ce qui la compose. Que l'on pense, par exemple, à ces sociétés d'Océanie où le premier enfant d'un homme pouvait résulter du flirt prémarital de sa compagne (MALINOWSKI, 1927, p. 16 ; GODELIER, 2004, p. 271-272). Soulignons, qu'à cet égard, il en va sensiblement de même dans le code civil français : un homme est officiellement le père de tous les enfants nés d'une femme dans le cadre de leur mariage.

19. Sauf cas extrêmement valorisants, les récits généalogiques font rarement état des relations de parenté spirituelle, telle la relation parrain-filleul(e). Pourtant, cette relation était bien souvent, en Occident, un marqueur important de l'identité, le parrain transmettant une partie de son identité à l'enfant à travers le don de son prénom, repris – parfois féminisé, plus rarement masculinisé – en tant que premier ou deuxième prénom (FINE, 1994). Quant à la question des adoptions, elle est traitée différemment selon les sociétés. Dans certains cas, l'adoption vaut filiation, et nulle mention en est faite, l'adopté étant inscrit dans la continuité exacte de ses nouveaux parents. Dans d'autres cas, on note l'origine de l'adopté et des précisions peuvent être données sur le transfert de parenté opéré à son égard. Un cas intéressant est celui des sociétés où l'adoption d'une nièce, d'un neveu, est une règle dans un ordre social fondé sur la circulation des enfants au sein du groupe élargi (FINE, 2008).

20. THÉRY, 2010 ; 2016.

rappellent souvent²¹ et comme le montre bien Malika Assam dans sa contribution à ce volume. Il en va ainsi pour d'autres formes d'oubli, de dissimulation, voire de manipulation. Cela peut être le cas lorsque les maillons généalogiques doivent être consolidés ou renforcés afin de donner plus de cohérence et de légitimité au récit et aux prétentions qu'il fonde. Certains ancêtres peuvent alors être délibérément oubliés ou bien remplacés du fait de leur obscurité ou encore de l'infamie que leur référence imprime sur la descendance considérée. Comme cela a déjà été précisé plus haut, les ancêtres sont généralement sélectionnés pour leur pertinence²², mais il arrive que des références prestigieuses, voire divines, soient intégrées au récit généalogique, comme le montrent aussi plusieurs contributions à ce volume²³.

Récit généalogique et science historique

Le récit généalogique étant au plus haut point une construction sociale, historiens et ethnologues se sont penchés de longue date sur sa validité lorsqu'il s'agit de retracer, dans une perspective chronologique, le passé des peuples dits « sans écriture ». Un des problèmes récurrents est alors celui de la durée moyenne à attribuer à une génération qui, selon les spécialistes, varie de vingt à trente ans²⁴. La question de fond, beaucoup moins technique, est celle du degré de fiabilité pouvant être reconnu aux généalogies recueillies dans les sociétés de l'oralité²⁵. Sans nécessairement avoir recours à l'exemple des groupes ethniques aux frontières remodelées récemment par le colonisateur et dotés d'ancêtres inventés²⁶, toute généalogie non certifiée par des archives fiables (préférentiellement des écrits) est incertaine. Néanmoins, aux îles de la Société, Bernard Pichevin (2013) a pu démontrer la fiabilité, sur plus de vingt générations, des généalogies d'ancêtres considérés comme mythiques. Tel est le cas du navigateur Hiro, originaire des îles de la Société, remémoré dans les lointains archipels des Îles Cook et de Nouvelle-Zélande que certains de ses descendants peuplent désormais.

Un autre type de rapport entre science historique et généalogie est au cœur de l'article de Carlamaria Lucci. La perspective n'est ici pas tant chronologique –

21. GODELIER, 2004.

22. ASSAM ainsi que CAMUS, dans ce volume.

23. LUCCI, DIALLO, CHAVE-DARTOEN & SAURA, CAMUS.

24. KAGAME, 1959 ; BAH, 2015.

25. HENIGE, 1971 ; DIABATE, 1986 ; PERROT, 1989.

26. Voir MONTEILLET, 2001 pour le cas des Badjia du Cameroun.

dans le sens de la datation – que de l'ordre de la succession des strates culturelles pouvant être discernées au sujet d'un même lieu. Appliquant à d'anciens récits épiques grecs (la généalogie de la dynastie troyenne dans l'*Iliade*, XX, vers 213-241) « l'approche que les historiens et les ethnologues utilisent dans la reconstruction de l'histoire des sociétés orales²⁷ », l'auteur démontre « le rapport entre la succession des souverains de Troie et la stratification des formes de civilisation qui a caractérisé le monde grec dans les phases les plus anciennes de son histoire²⁸ ». Elle souligne aussi « le remodelage auquel ce récit a dû être exposé pendant les siècles de réception de l'épopée (VIII^e-VI^e siècle av. J.-C.), à la suite des nouvelles exigences identitaires développées par les habitants des cités²⁹ » de cet espace culturel (grec) antique situé dans l'actuelle Turquie.

Généalogie, tradition orale et littérature orale

Quelle place le récit généalogique occupe-t-il au sein du vaste univers de la tradition orale et de la littérature orale ? Répondre à cette question ne nécessite pas d'ouvrir longuement le débat sur l'équivalence possible entre ces deux notions ou sur le périmètre respectif de chacune d'elle. Pour l'essentiel, nous souscrivons à la formule d'Ursula Baugmardt et Jean Derive selon qui « la littérature orale est une littérature à part entière dont la spécificité relève de l'oralité³⁰ ». Pour autant, cette littérature se confond-elle avec l'ensemble de la tradition orale ? Si la réponse peut paraître plutôt négative, ce n'est pas parce que la littérature devrait nécessairement renvoyer à la « lettre » et, qu'en ce sens, elle ne saurait inclure – de façon assumée ou non – que des productions orales entretenant un rapport avec l'écriture³¹. Tradition orale et littérature orale peuvent être distinguées en ce que l'univers de la première ne comprend pas uniquement une parole à finalité narrative et/ou poétique, ni dotée de ces qualités esthétiques qu'on reconnaît d'ordinaire aux œuvres « littéraires ». Or, dans les sociétés de l'oralité, les

27. LUCCI, dans ce volume.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

30. BAUMGARDT & DERIVE, 2008, p. 385.

31. La réduction de la littérature à la « lettre » a été vivement dénoncée par Kasereka Kawwahirehi dans un texte intitulé « La littérature orale comme production coloniale » (KAWWAHIREHI, 2004). Voir également l'ouvrage de Jean-Marc Moura (1999, p. 95) qui, au concept de « littérature orale », préfère celui de « discours littéraire oral ».

généalogies, nonobstant leurs fonctions éminemment sociales et mnémoniques, présentent des dimensions narratives, poétiques et esthétiques qui, bien souvent, les distinguent nettement des tableaux, des listes et des arbres que l'écriture nous a rendus familiers. Elles entretiennent, en outre, des rapports avec d'autres genres littéraires au sein de ce vaste univers de la littérature orale qui comprend mythes et légendes, contes et fables, devinettes et proverbes.

Il s'avère aussi que certaines traditions orales qui ne sont pas des généalogies peuvent suivre une construction ou une logique généalogique. C'est le cas des textes royaux du Rwanda étudiés par Alexis Kagamé³² : listes généalogiques Ubucuruabwenge proprement dites, mythes Ibitekerezo, poèmes Ibisigo et rituels de magie cérémonielle Ubwiru. Un constat similaire peut être fait à propos du chant cosmique *Kumulipo* hawaïen, qui débute comme un mythe d'origine de l'univers et se poursuit en généalogie des dieux, des chefs et des hommes³³. Le *Kumulipo* possède d'ailleurs des aspects poétiques si avérés qu'il n'est guère difficile d'y reconnaître une grande œuvre littéraire³⁴. Un troisième exemple évident est celui des traditions, portées à l'écrit sous la forme de l'Ancien Testament, qui suivent une trame généalogique mêlant mythes de création, narration d'événements réputés historiques, généalogies proprement dites, éloges et proverbes.

En matière de dimension littéraire du récit généalogique, on mesure ici tout l'intérêt de la contribution d'Amadou Oury Diallo à ce volume, intitulée « Formes et fonctions de la généalogie dans la littérature traditionnelle du Foûta-Djalon ». L'auteur y examine les formes et les fonctions du récit généalogique ainsi que les rapports qu'il entretient avec l'épopée, l'histoire, le poème didactique et l'oraison funèbre³⁵. Ainsi, explique-t-il, « au Foûta-Djalon [Guinée-Conakry], la généalogie, s'est développée et a donné naissance à un genre narratif particulier appelé *asko* ou "généalogie épique" » qui est – comme il faut s'y attendre – souvent relative « à l'histoire impériale et à la geste de grands personnages³⁶ ».

32. KAGAMÉ, 1959 ; 1969.

33. CHAVE-DARTOEN & SAURA, dans ce volume.

34. CINTAS, 2006.

35. DIALLO, dans ce volume.

36. *Ibid.*

Récit généalogique, performance et espace

L'évocation de certaines cultures africaines dans lesquelles la tradition orale est pour partie transmise par des griots – sur lesquels existe aujourd'hui une importante littérature³⁷ – nous conduit à appréhender le récit généalogique par rapport au genre, à l'origine, et au statut de ses détenteurs ; également, aux conditions de sa transmission, souvent réalisée lors de rites de passage (naissance, mariage, consécration, deuil, etc.).

Ce type d'approche mérite que soit mobilisé le concept de « performance³⁸ ». Pour comprendre la « production verbale en contexte d'oralité », Ursula Baumgardt et Sandra Bornand considèrent le concept de performance comme essentiel. Il « [...] est central pour les études actuelles de littérature orale, car il permet de ne plus réifier le texte et de le considérer en tant que discours, c'est-à-dire en situation³⁹ ». S'agissant du récit généalogique, l'étude de la « mise en espace de la performance » suppose, explique Jean Derive⁴⁰, que l'on s'intéresse au fait que son transmetteur parle (ou chante) seul ou non, à un auditoire qui réagit ou non à ses propos, etc. Comme cela est maintenant bien établi : un texte oral est une co-construction, réalisée en contexte, au fil de la performance, par un narrateur et son auditoire⁴¹.

Étudier la mise en œuvre et la mise en acte du discours généalogique en tant que performance implique également de se pencher sur l'existence de possibles outils ou objets, auxiliaires du généalogiste, tels les *quipus* des anciens Incas, équivalents de la « corde à proverbe » en Afrique. Cette dernière, utilisée par les chanteurs maîtres *kpados* du groupe kpélé, au Liberia et en Guinée, se présente sous la forme d'une enfilade de petits morceaux dealebasse, porteurs chacun d'une inscription ; elle constitue un précieux soutien mnémonique pour l'interprète⁴². Le fil de la narration permet de se remémorer, avec ses grandes étapes de l'histoire, le nom des protagonistes et, avec l'ordre de leur apparition, le sens de la filiation.

Méritent aussi d'être analysées, lors de la performance, les « variations de l'énoncé⁴³ ». Le récit généalogique pourrait, en effet, sembler à l'abri de

37. BORNAND, 2005 et 2011, pour un exemple en français.

38. BORNAND & LEGUY, 2014.

39. BAUMGARDT & BORNAND, 2009, p. 2-3.

40. DERIVE, 2009, p. 3-4 et 8.

41. DURANTI, 1986.

42. LAYE, 2005.

43. DERIVE, 2009, p. 9.

l'improvisation qui, par ailleurs, caractérise plus ou moins d'autres formes littéraires orales comme le conte. En matière de généalogie, il n'est, de fait, guère attendu du récitant qu'il introduise des variantes au gré de son imagination et de son talent personnel. Il en va ainsi des généalogies sacrées, notamment celles des membres de l'élite ou des chefs et des rois, ainsi que de celles à caractère plus ou moins secret⁴⁴. Ce caractère secret (ou non) des généalogies implique, bien sûr, une relation entre leur contenu, leurs destinataires, les temps et lieux spécifiques ou privilégiés de leur transmission. Ceci est d'autant plus vrai des généalogies qui, enchâssées dans des chroniques historiques, possèdent un caractère plus ou moins public, notamment si la famille ou la lignée évoquée est en mesure d'en imposer sa version face aux « variantes » de rivaux ou de détracteurs. Ainsi, les tabous liés au lieu et aux circonstances de l'énonciation peuvent être plus ou moins lourds, selon que ces généalogies s'imposent à tous ou, à l'inverse, qu'elles soient confidentielles du fait de leur caractère polémique et potentiellement conflictuel.

Si le récit généalogique présente, dans une société de l'oralité, le caractère immatériel de la parole, celle-ci entretient de multiples rapports à l'espace. Malika Assam rend ainsi compte de l'ancrage des généalogies kabyles dans un territoire, de leur fonction de légitimation sociale et de la façon dont elles reflètent l'organisation socio-spatiale actuelle de ces groupes. Il arrive aussi que le récit de la succession des grands hommes ait pour corollaire l'évocation de la fondation de grands lieux ou des transformations successives de l'un de ces lieux comme le montre Carlamaria Lucci au sujet des murailles de la ville de Troie. Le récit généalogique d'Énée (*Iliade*, XX, 213-241) présente ainsi une

correspondance [...] entre la progression spatio-temporelle du récit et la progression des cadres de civilisation qui y sont évoqués sur l'axe chronologique : tous les ancêtres sont en relation avec des expressions formulaires ou isolées permettant de visualiser l'une après l'autre les stratifications millénaires du site de Troie/Ilion⁴⁵.

44. Un des « motifs » ou éléments narratifs recensés par Thompson (1996) est celui d'un interdit : dire une généalogie de chefs à des gens du commun (motif C564.6 ; *Tabu: teaching genealogy of chiefs to commoners*).

45. LUCCI, dans ce volume.

Généalogie orale et écriture

La contribution de Malika Assam montre par ailleurs l'importante question des liens entre récits généalogiques oraux et écrits. Il y a là un terrain de recherche fécond. En effet, le fait qu'une généalogie soit portée à l'écrit constitue souvent un élément clé de la valeur qu'on lui attribue : ce qui est figé sous forme manuscrite ou « tapuscrite » semble moins sujet à l'oubli ou à des altérations que ce qui se transmet oralement. Ce récit, désormais matérialisé, se pare du prestige que la plupart des sociétés humaines attribuent à l'écrit, surtout s'il s'agit d'un récit ancien. Néanmoins, nombre de travaux de spécialistes de la « culture de l'écrit » (*literacy*, pour les Anglo-saxons) – au premier rang desquels, bien sûr, Jack Goody (1979) et Walter Ong (1982) – ont permis d'établir combien le passage de l'oral à l'écrit donnait lieu à des adaptations et à des transformations, et non à un simple transfert d'informations sous une nouvelle forme.

Que son apparition et son développement soient le fruit d'une dynamique interne ou le produit d'un contact, l'adoption d'une culture de l'écrit a eu des conséquences sur des récits généalogiques jusque-là oraux. Dans la lignée des travaux de Jack Goody (1994) relatifs à d'autres types de récits, on peut observer que la pratique de l'écriture entraîne aussi une restructuration formelle des généalogies⁴⁶. Elles s'organisent désormais en colonnes, font apparaître des conjoints aux identités autrefois non transmises, prennent l'allure d'un arbre, etc.

L'enregistrement écrit des généalogies favorise aussi les comparaisons entre sources différentes et entre plusieurs versions d'une même généalogie⁴⁷. Les ajouts, suppressions de personnages ou de lignées, les phénomènes de collusion avec des généalogies relevant d'une autre aire culturelle sont rendus visibles. Les contradictions et la dimension idéologique de certains de ces récits paraissent plus évidentes et susceptibles d'entraîner la légitimation et/ou le discrédit. L'introduction d'une culture de l'écriture religieuse, en situation d'acculturation, peut favoriser le gauchissement de certaines généalogies traditionnelles. Au Maghreb⁴⁸ comme en Afrique subsaharienne musulmane, il a parfois semblé prestigieux de se trouver des ancêtres arabes ; ailleurs, de descendre d'Adam, de Noé, d'Abraham⁴⁹. Sans exactement produire de tels phénomènes, l'écriture les a

46. CALAME, 2006.

47. SAURA, 2008.

48. ASSAM, *infra*.

49. LUFFIN, 2005.

renforcés et tend à en figer le résultat, avec les implications sociales et politiques que cela peut avoir.

Le passage de l'oral à l'écrit autorise aussi l'expression, voire l'enregistrement sous forme de textes d'auteur (le mot étant pris ici dans le sens d'artiste unique par sa sensibilité et son talent) de subjectivités particulières et de visions personnelles du passé et de ses configurations. L'exemple retenu et étudié par Guigone Camus⁵⁰, relatif au manuscrit de Kambati Roteman, de l'atoll de Tabiteuea (Îles Kiribati, en Micronésie), montre parfaitement le glissement formel – mais aussi statutaire – de tels textes ; et ce, d'autant plus qu'ils ont directement été recueillis sous une forme écrite auprès du narrateur. Il offre, entre autres nombreux exemples océaniques, un cas limite du type de productions par ailleurs recueillies par Henri Lavondès aux Marquises (1976), où des récits manuscrits étaient commandés auprès de narrateurs alphabétisés. Dans le cas de Kambati Roteman, l'expertise et la sensibilité de l'auteur, mais aussi ses intentions profondes, trouvent une forme d'expression nouvelle, échappant au contrôle, aux canons et aux finalités mêmes de l'exercice tel qu'on peut le rencontrer en situation d'oralité ou dans certaines transcriptions plus proches des normes de l'oralité recueillies par ailleurs. Ce texte montre bien, en définitive, ce que Jack Goody⁵¹, considère comme le champ des possibles liés à l'écriture. Ici, la forme inédite d'expression retenue par l'auteur semble moins établir ses droits sur des terres ancestrales que revendiquer l'élévation du statut conféré par une ascendance prestigieuse. Elle laisse surtout ouvert le champ de l'analyse et des interprétations qu'offre cette œuvre atypique.

Pour clore cette section, notons aussi pour mémoire que, dans les cultures de l'écrit comme dans celles de l'oralité, d'autres formes d'expression et de pratiques (peinture, sculpture, photographie et conservation d'héritages divers et de « souvenirs »...) complètent parfois le récit généalogique. Elles rendent compte à leur façon d'une continuité familiale ou dynastique tout en distinguant – plus ou moins – des individus par des traits personnels.

Récit généalogique, ordre social et équilibre individuel

La généalogie est l'objet d'un grand investissement dans les sociétés occidentales contemporaines, à des fins de connaissance du passé comme pour l'équilibre psychologique et le développement harmonieux des individus. Une véritable

50. Dans ce numéro.

51. GOODY, 1994.

« passion généalogique⁵² » s'est en effet emparée des sociétés occidentales à la fin du ^{XX}^e siècle, conduisant à la généralisation des arbres généalogiques, des récits rédigés à partir de multiples matériaux (actes officiels, photos, journaux, histoires familiales). Certes, de tels récits ne sont pas récents puisqu'il en existait, par exemple, dans les milieux bourgeois lyonnais dès le ^{XIX}^e siècle⁵³ ; ceux-ci émanaient surtout, à l'époque, de personnes issues de branches cadettes de l'élite, voire de l'aristocratie, soucieuses d'éviter le déclassement et de défendre la diversité des héritages familiaux transmis dans ces milieux.

En notre début de ^{XXI}^e siècle, les situations se diversifient. Ainsi, de nombreuses recherches généalogiques contemporaines possèdent une dimension psychologique, suivant par exemple la démarche psychogénéalogique⁵⁴. L'élaboration de ces récits peut avoir pour finalité de rompre avec certains ancêtres qui, ayant commis une faute grave, représentent un héritage destructeur, une situation d'« impasse généalogique⁵⁵ ». Ils peuvent donc étayer des stratégies visant à transmettre ou ne pas transmettre un nom, un prénom, une histoire. De nos jours, toutefois, ils ne sont plus produits par les seuls aristocrates ou les grands bourgeois aspirant à s'élever, défendant un statut ou des droits éminents. Ce sont bien plutôt des constructions individuelles orientées vers la réalisation de soi, la conception de la personne. Autrefois produits d'une histoire familiale, de tels récits donnent maintenant toute sa place au sujet, à sa réalisation, à sa trajectoire. Tel est, en France, le sens du travail des groupes appelés « Roman familial et trajectoire sociale⁵⁶ ». Remarquons cependant que, si la culture de l'écriture est essentielle dans la démarche des individus constituant leur propre récit généalogique, la parole, qui est au fondement de la démarche clinique, ne cesse de l'accompagner⁵⁷.

Si l'on pourrait croire la « passion généalogique » contemporaine toute entière orientée vers la quête de soi, qu'elle passe par la célébration ou par le rejet des ancêtres, le récit généalogique s'avère aussi, en fait, une fenêtre ouverte sur l'autre. En effet, on ne constitue pas toujours la généalogie de sa propre famille. L'Autre (dotons le d'un grand A) peut être un riche objet d'étude. De même qu'au ^{XIX}^e siècle, Emile Zola produisait une œuvre colossale sous la forme des

52. BROMBERGER, 1998.

53. RODET & GRAFMEYER, 2010.

54. VAN ERSEEL & MAILLARD, 2002.

55. GAULEJAC, 1999.

56. LAINÉ, 1998.

57. MERCIER & RHEAUME, 2007.

vingt romans de la saga familiale des Rougon-Macquart (« Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire »), un historien contemporain comme Alain Corbin (1998) a pu se passionner pour la biographie d'un inconnu, représentatif d'un milieu, d'une culture, d'un siècle. Cet intérêt pour la figure de l'Autre démontre une nouvelle fois que le récit généalogique, bien que fréquemment égocentré ou au moins focalisé sur un individu et/ou une lignée d'importance particulière, offre une trame narrative qui, liant passé et présent, peut intégrer « petite » et « grande histoire », sous les formes les plus diverses et, parfois, les plus créatives.

Nous souhaitons donc une bonne lecture à celles et ceux qui se pencheront sur ce numéro des *Cahiers de littérature orale* que nous avons eu le plaisir de coordonner.

Bibliographie

- BAH Thierno Mectar, 2015, *Historiographie africaine : Afrique de l'Ouest, Afrique Centrale*, CODESRIA, Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, Dakar, 288 p., <http://www.codesria.org/spip.php?article2286&lang=en>.
- BAUMGARDT Ursula, 2008, « La performance » in BAUMGARDT Ursula & DERIVE Jean (dir.), *Littératures orales africaines : perspectives théoriques et méthodologiques*, Karthala, Paris, p. 49-75.
- BAUMGARDT Ursula & BORNAND Sandra (dir.), 2009, « Éditorial. Autour de la performance » in *Cahiers de littérature orale*, n° 65, p. 1-9, DOI : 10.4000/clo.1127.
- BAUMGARDT Ursula & DERIVE Jean (dir.), 2008, *Littératures orales africaines : perspectives théoriques et méthodologiques*, Karthala, Paris, 439 p.
- BECKWITH Martha Warren (ed.), 1981, *The Kumulipo: a Hawaiian Creation Chant*, University Press of Hawaii, Honolulu, 257 p.
- BORNAND Sandra, 2005, *Le discours du griot généalogiste chez les Zarma du Niger*, Karthala, Paris, 457 p.

- BORNAND Sandra, 2011, « La construction d'une mémoire partagée. Autour des discours des griots généalogistes songhay-zarma du Niger » in *Cahiers de littérature orale*, n° 69, p. 107-139, DOI : 10.4000/clo.565.
- BORNAND Sandra & LEGUY Cécile (dir.), 2014, *Compétence et performance : perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*, Karthala, Paris, 342 p.
- BROMBERGER Christian (dir.), 1998, *Les Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Bayard, Paris, 544 p.
- CALAME Claude, 2006, « Logiques catalogales et formes généalogiques. Mythes grecs entre tradition orale et pratique de l'écriture » in *Kernos. Revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique*, n° 19, DOI : 10.4000/kernos.424.
- CAMPION Pierre, 2015, « Le récit de généalogie, une poétique » in <http://pierre.campion2.free.fr/cgenealogie.htm> (consulté le 20 novembre 2017).
- CINTAS Jean-Guy, 2006, « Poésie et mémoire. L'efficacité du chant généalogique » in BOHLER Danielle (dir.), *Le temps de la mémoire : le flux, la rupture, l'empreinte*, Presses universitaires de Bordeaux, Bordeaux, p. 237-252.
- CORBIN Alain, 1998, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Flammarion, Paris, 336 p.
- DERIVE Jean, 2009, « Des modalités de l'énonciation en littérature orale » in *Cahiers de littérature orale*, n° 65, p. 91-110, DOI : 10.4000/clo.1127.
- DIABATÉ Henriette, 1986, *Le Sannvin : sources orales et histoire : essai de méthodologie*, Nouvelles Éditions africaines, Abidjan, 189 p.
- DUBY Georges, 1967, « Remarques sur la littérature généalogique en France aux XI^e et XII^e siècles » in *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, n° 2, vol. 111, p. 335-345, DOI : 10.3406/crai.1967.12128.
- DURANTI Alessandro, 1986, "The Audience as Co-Author: An Introduction" in *Text – Interdisciplinary Journal for the Study of Discourse*, n° 3, vol. 6, pp. 239-248, DOI : 10.1515/text.1.1986.6.3.239.

FINE Agnès, 1994, *Parrains, marraines : la parenté spirituelle en Europe*, Fayard, Paris, 389 p.

FINE Agnès, 2008, « Regard anthropologique et historique sur l'adoption » in *Informations sociales*, n° 2, vol. 146, p. 8-19.

FITZPATRICK Daniel & BARNES Susana, 2010, "The Relative Resilience of Property: First Possession and Order Without Law in East Timor" in *Law & Society Review*, n° 2, vol. 44, pp. 205-238, DOI : 10.1111/j.1540-5893.2010.00402.x.

FOX James J., 1995a, "Austronesian Societies and Their Transformations" in FOX James J. (ed.), *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives, Department of Anthropology*, The Australian National University, Canberra, pp. 229-243.

FOX James J. (ed.), 1995b, *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives, Department of Anthropology*, The Australian National University, Canberra, 380 p.

GAULÉJAC Vincent de, 1999, *L'histoire en héritage : roman familial et trajectoire sociale*, Desclée de Brouwer, Paris, 222 p.

GODELIER Maurice, 2004, *Métamorphoses de la parenté*, Fayard, Paris, 678 p.

GOODY Jack, 1979, *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Les Éditions de Minuit, Paris, 274 p.

GOODY Jack, 1994, *Entre l'oralité et l'écriture*, PUF, Paris, 323 p.

HENIGE David P., 1971, "Oral Tradition and Chronology" in *The Journal of African History*, n° 3, vol. 12, p. 371-389, DOI : 10.1017/S0021853700010835.

HERDA Phyllis, 1995, "Hierarchy and the Prerogatives of History-Making in Tonga" in HUNTSMAN Judith (ed.), *Tonga and Samoa: Images of Gender and Polity*, Macmillan Brown Centre for Pacific Studies, Christchurch, pp. 37-55.

HOOPER Antony, 1970, "'Blood' and 'Belly': Tahitian Concepts of Kinship and Descent" in POUILLON Jean & MARANDA Pierre (dir.), *Échanges et*

communications. Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 60ème anniversaire, Tome 1, Mouton, Paris, p. 306-320.

KAGAME Alexis, 1959, *La notion de génération appliquée à la généalogie dynastique et à l'histoire du Rwanda : des x^e-xi^e siècles à nos jours*, Académie royale des sciences coloniales, Bruxelles, 117 p.

KAGAME Alexis, 1969, *Introduction aux grands genres lyriques de l'ancien Rwanda*, Éditions universitaires du Rwanda, Butare, 331 p.

KAVWAHIREHI Kasereka, 2004, « La littérature orale comme production coloniale » in *Cahiers d'études africaines*, n° 176, p. 793-813.

LAINÉ Alex, 1998, *Faire de sa vie une histoire : théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Desclée de Brouwer, Paris, 276 p.

LAVONDÈS Henri, 1976, « Réflexions méthodologiques à propos d'un travail de collecte de traditions orales dans l'archipel des Îles Marquises » in *Cahiers ORSTOM*, n° 2, vol. 13, p. 163-172.

LAYE Camara, 2005, « Entre l'oral et l'écrit : de l'épopée de Samori au regard du roi » in BAUMGARDT Ursula & UGOCHUKWU Françoise (dir.), *Approches littéraires de l'oralité africaine : en hommage à Jean Derive*, Karthala, Paris, p. 71-88.

LEGENDRE Pierre, 1985, *Leçons IV. L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Fayard, Paris, 407 p.

LUFFIN Xavier, 2005, « Nos ancêtres les Arabes... » in *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, vol. 53, p. 177-209.

MALINOWSKI Bronisław, 1927, *The Father in Primitive Psychology*, Norton & Company, New York, 93 p.

MERCIER Lucie & RHÉAUME Jacques (dir.), 2007, *Récits de vie et sociologie clinique*, Presses de l'Université Laval/Éditions de l'IQRC, Laval/Québec, 348 p.

- MONTEILLET Nicolas, 2001, « Tradition orale, utilisation des généalogies et nouvelles entités politiques, Nanga Eboko, Cameroun » in *Journal des africanistes*, n° 71-2, p. 95-112.
- MOURA Jean-Marc, 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF, Paris, 174 p.
- ONG Walter Jackson, 1982, *Orality and Literacy: the Technologizing of the Word*, Methuen, London, 201 p.
- PERROT Claude-Hélène (dir.), 1989, *Sources orales de l'histoire de l'Afrique*, Éditions du CNRS, Paris, 228 p.
- PICHEVIN Bernard, 2013, *Généalogies et histoire de Tahiti et des îles de la Société : de prestigieuses lignées d'arii*, Au vent des îles, Papeete, 297 p.
- REUTER Thomas, 2006, *Sharing the Earth, Dividing the Land: Land and Territory in the Austronesian World*, ANU E Press, Canberra, 389 p., <http://k6.re/Y86V8>.
- RODET Chantal & GRAFMEYER Yves, 2010, *Généalogies : le récit bourgeois, XIX^e et XX^e siècles*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 503 p.
- ROUSSILLON Marine, 2015, « Les “galants troubadours”, usages des troubadours à l'âge classique » in LUCIANI Isabelle & COUROUAU Jean-François (dir.), *La Réception des troubadours en Languedoc et en France (XV^e-XVIII^e siècles)*, Classiques Garnier, Paris, p. 109-124.
- SAURA Bruno, 2008, « Quand la voix devient la lettre : les anciens manuscrits autochtones (*puta tupuna*) de Polynésie française » in *Journal de la Société des Océanistes*, n° 126-127, p. 293-310, DOI : 10.4000/jso.2592.
- THÉRY Irène, 2010, *Des humains comme les autres : bioéthique, anonymat et genre du don*, Éditions de l'EHESS, Paris, 309 p.
- THÉRY Irène, 2016, *Mariage et filiation pour tous : une métamorphose inachevée*, Seuil (coll. La République des idées), Paris, France, 122 p.

- THOMPSON Stith (dir.), 1996, *Motif-Index of Folk-Literature: a Classification of Narrative Elements in Folktales, Ballads, Myths, Tables, Mediaeval Romances, Exempla, Fabliaux, Jest-books and Local Legends*, Indiana U.P, Bloomington/Indianapolis, 6 vol., 2497 p.
- VALERI Valerio, 2014a, “Constitutive History Genealogy and Narrative in the Legitimation of Hawaiian Kingship” in *Rituals and Annals: Between Anthropology and History*, Hau Society for Ethnographic, Manchester, pp. 118-155.
- VALERI Valerio, 2014b, “Diarchy and History in Hawaii and Tonga” in *Rituals and Annals: Between Anthropology and History*, Hau Society for Ethnographic Theory, Manchester, pp. 157-192.
- VAN EERSEL Patrice & MAILLARD Catherine, 2002, *J’ai mal à mes ancêtres ! : la psychogénéalogie aujourd’hui*, Albin Michel, Paris, 195 p.
- ZUMTHOR Paul, 1983, *Introduction à la poésie orale*, Éditions du Seuil (coll. Poétique), Paris, 307 p.